

STÉPHANE ARNIER

MÉMOIRES DU GRAND AUTOMNE



- LIVRE 1 -

LE DÉNI DU MAÎTRE-SÈVE

Ce récit a remporté le concours « Osez la publication ! » organisé par DraftQuest et Librinova en juillet 2015, au terme de l'atelier d'écriture « Écrire une œuvre de fiction » dirigé par l'éditeur David Meulemans.

Ce livre a été publié via www.bookelis.com

Huitième édition (Octobre 2021)

ISBN : 979-10-227-2131-8

© Stéphane Arnier, 2015

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle, réservés pour tous pays. L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.

Illustration de couverture : © Anthony Nougarede, 2015

*À Nanou et Estelle, pour avoir planté la graine ;
à la Nouvelle-Zélande, pour sa terre si riche ;
à la Finlande, pour son soleil et son eau.*

PROLOGUE



Au cœur d'une forêt géante et singulière, deux compagnons chevauchaient un grand tigre en quête d'un arbre.

Peinte aux couleurs de l'automne, la sylve s'étendait sur des milliers d'hectares. Pour la traverser de part en part, le trajet s'éternisait, oppressant, aux pieds de troncs colossaux plusieurs fois centenaires. La pénombre donnait l'impression de visiter un monument antique et déserté, et si un rai de soleil oblique perçait le feuillage rougeâtre et dépouillé, il avait allure d'accident, comme s'il s'insinuait entre les éclats d'une fenêtre brisée. L'illusion d'infini se voyait renforcée par l'étrange disposition des arbres, alignés en files interminables dans une rigueur surnaturelle. L'explication s'en trouvait fort simple : la Forêt de Hel avait été plantée à la main, en ordre strict, graine après graine. En ces contrées, le mot cimetière ne signifiait rien, mais aurait convenu à merveille.

Ici, on enterrait les morts, et les morts poussaient.

Le premier voyageur menait l'imposant tigre, et affichait lui-même de nombreux attributs félins, du pelage à la queue, des oreilles effilées aux canines pointues. Tunique et cape habillaient pourtant sa silhouette, tandis qu'un havresac affaissait ses épaules. Né de l'Arbre-Mère de Mÿ, la truffe frémissante, Raw jouait le guide en ce territoire inconnu.

Son petit compagnon ne possédait aucun poil. Son épiderme lisse évoquait plutôt une pelure de pomme, et sa tête en forme de haricot, disproportionnée sur son corps menu, confinait au comique. Son expression se voulait pourtant fort sérieuse, et quand il reconnut l'objet de leur quête, il agrippa la fourrure de Raw et s'insinua dans sa pensée.

— *C'est lui. Je crois que c'est lui.*

D'un son de gorge, Raw stoppa leur monture. Le tigre s'étira, puis s'allongea docilement dans le tapis de feuilles mortes. Raw glissa de sa selle et huma l'air.

— Eh bien ! Tu vois, Bonhomme, je t'avais dit qu'on le trouverait !

Il fléchit les pattes et laissa son compagnon grimper à califourchon sur ses épaules. Leurs pensées se mêlèrent à nouveau en images et sensations, chargées d'excitation et d'impatience : ce long périple touchait peut-être à sa fin.

Une feuille morte dansa dans l'air, dorée quand elle traversa un puits de lumière, puis s'échoua au sol, poussière d'un passé révolu. Le lieu évoquait repos et paix. Raw s'avança avec lenteur, écrasé par l'environnement, mal à l'aise à l'idée de déranger l'endroit. Les oiseaux, lointains, pépiaient en sourdine. Le vent même, symbole de la vallée, se faisait distant, effleurant à peine la canopée.

Une statue en ruine montait la garde devant l'Arbre-Ancêtre. La pierre, couleur de cendre, semblait prête à

s'effriter au premier contact, maintenue en place par la seule action des lichens et des plantes grimpantes.

— *Le grand-cerf aux cinq cors, s'agita Bonhomme en pensées. C'est lui.*

À dire vrai, il fallait un peu d'imagination pour reconnaître une tête de grand-cerf sur ce piédestal, et il n'y avait que trois protubérances sur son crâne. Remuant le tapis de feuilles du bout du pied, Raw chercha les morceaux manquants du puzzle.

— Il ne devait pas y avoir une seconde statue ?

— *Le caillou. Là.*

Bonhomme dirigea l'attention de Raw vers une grosse pierre moussue, couchée à trois pas. Raw s'accroupit et la dégagea de son linceul de feuilles. La retournant, et bien qu'elle soit maculée de terre, il discerna les contours d'un visage joufflu, garni d'une imposante barbe.

— *C'est lui, pensa Bonhomme, ça doit être lui. Oh ! Arbre-Mère, faites que ce soit lui. Il faut que ce soit lui...*

— Arrête ça.

Raw retroussa ses babines : le mode de communication des Éphémères pouvait s'avérer pénible. Quand Bonhomme s'oubliait, il déversait dans son esprit un flot désordonné de paroles – paroles qui, chez le petit peuple, ne se constituaient pas que de mots.

Bonhomme battit en retraite avec une pensée d'excuse. Néanmoins, Raw comprenait fort bien son excitation mêlée d'anxiété : ce périple représentait pour lui l'odyssée d'une vie. Bonhomme atteignait enfin sa destination, alors qu'il n'avait jamais été sûr d'y parvenir avant de s'éteindre. Sans l'aide de Raw et du grand tigre, il n'aurait jamais pu parcourir une telle distance en si peu de temps. Certes, sa brève existence le priverait d'un trajet de retour, et il mourrait loin

de son Arbre-Mère. Mais – si toutefois ils ne se trompaient pas – cela n’aurait pas d’importance.

Une épaisse couche d’humus recouvrait les racines, assez dense pour avoir vu germer fougères et buissons à baies. Raw grimpa sur la souche d’un bond puis progressa jusqu’au tronc. Face à sa majesté, ils se sentirent petits. L’Éphémère tendit le bras et ouvrit grand sa main, tremblant, maîtrisant mal son excitation. Dès qu’il effleura le bois, il perçut l’esprit de l’Arbre-Ancêtre palpiter sous l’écorce. Il le sonda avec fièvre, puis exulta en une cacophonie de pensées que Raw, cette fois, accueillit avec un franc sourire.

— *C’est lui. C’est lui !*

— Bonne nouvelle, Bonhomme. J’ai accompli ma mission, la marche à pattes. Le voyage spirituel, c’est pour toi.

Raw attrapa son petit compagnon, le passa par-dessus sa tête, et le déposa au sol.

— Je monte le camp et veille sur toi. Prends le temps qu’il te faut.

Raw redescendit aussitôt et commença à défaire leurs sacs. Bonhomme se désaltéra lentement dans une flaque accumulée dans un nœud du bois, puis s’allongea sur une mousse moelleuse, son front en haricot collé à même l’écorce. Il n’eut qu’à fermer les yeux pour se sentir lié à l’esprit de l’Arbre. Son environnement immédiat s’atténua ; Raw, le tigre et la Forêt de Hel disparurent. Souriant de satisfaction, Bonhomme ajusta sa position.

— *Bonvent, Nikodemus Saule.*

Il aimait faire comme s’il lui parlait, comme s’ils s’apprêtaient à avoir une conversation, tous les deux. Après tout, ce majestueux végétal avait jadis été quelqu’un !

— *Montrez-moi. Racontez-moi... le Grand Automne.*

Il plongea dans le flot de souvenirs du vénérable mastodonte. Le fleuve onirique s'avéra très large et très long. Les Alkayas avaient eu, en leur temps, une durée de vie des dizaines de fois supérieure à celle des Éphémères – d'où le nom qu'ils leur avaient donné. Le Maître-sève Nikodemus Saule avait vécu vieux, et ses souvenirs formaient un flux bien conséquent pour Bonhomme.

Il se força au calme. Il permit au courant mémoriel de l'entourer, renonça à appréhender d'un seul coup l'ampleur et la profondeur de cet imbroglio de couleurs, de sons, d'odeurs et de sensations. Alors seulement, il entreprit sa recherche.

— *Le Grand Automne.*

Il n'eut pas à aller bien loin. Il en repéra aisément les premières réminiscences et remonta le temps, nageant à contre-courant. Le plus difficile consistait à choisir où s'arrêter. Où commencer.

— *Ah ! Là !*

Il avait trouvé : pour Nikodemus Saule, le Grand Automne avait débuté en cette magnifique journée d'été.

Bien sûr, le phénomène s'était amorcé bien plus tôt ; bien sûr, les Alkayas ne l'avaient compris que bien plus tard. Néanmoins, en tant que maître-sève, ce fut cet après-midi-là qu'il fut le témoin de son premier symptôme. S'il fallait commencer quelque part, c'était ici, et Bonhomme se stabilisa, se focalisa sur ces instants.

Les images cessèrent de ruisseler et redevinrent nettes, lumineuses. Les oiseaux entonnèrent des chants plus proches, plus nombreux et plus gais ; des senteurs florales s'engouffrèrent dans ses narines ; sa transpiration coula sur